

Critique de l'alternumérisme

Pourquoi nous ne vous proposerons pas d'« écogestes numériques » ni de solutions pour penser une « démocratie numérique »

Depuis plusieurs décennies, on s'est bien habitué aux discours des promoteurs du nouveau monde numérique. Monde de l'économie innovante, du fonctionnement « en réseau », où l'information et la communication seraient facilitées, voguant tels des flux, ceux de la dématérialisation - au point de fantasmer la disparition de la matière. Monde dans lequel la multiplication des dispositifs et outils informatiques amèneraient à une sorte d'autorégulation, d'auto-contrôle de la société désormais laissée en pilotage automatique, en vue d'une vie plus harmonieuse et libre sur terre, soulagée de ses lourdeurs et débarrassé de ses aspérités. Mais le numérique semble échouer à remplir ces admirables missions. Sa face cachée, bien que toujours trop opaque, semble être de plus en plus mise en lumière. Il est admis que les moteurs de recherche et les réseaux sociaux ne sont pas neutres, qu'ils traitent l'information en fonction de certains critères, autrement dit il y a toujours une intention derrière les algorithmes - politique ou commerciale¹. On reconnaît aussi que les télécommunications n'ont pas, comme on le croyait naïvement, diminué le nombre de déplacements, mais ont au contraire engendré à la fois plus de communication et plus de déplacements². Il est aussi largement affirmé que l'informatique n'a pas fait disparaître le papier, qu'au contraire elle génère un besoin croissant d'impression, et donc de papier³, de même qu'elle n'a pas permis d'économiser d'énergie, mais en demande à l'inverse toujours plus⁴. Les scandales s'enchaînent et nous passons d'une désillusion à une autre. La toile s'assombrit de magouilles politico-économiques, voire des plus noires virtualités de l'être humain (le fameux « dark web »), en passant par la manipulation psychologique et cognitive pour forcer l'addiction aux réseaux sociaux, l'évasion fiscale systématique de ces mêmes géants du Web, le gaspillage de terres rares et les conflits armés liés à leur exploitation, le vol journalier de données de millions d'utilisateurs, les fake news, les cimetières du numérique, le revenge porn, les travailleurs du clic, la fracture numérique... Difficile de ne pas se rendre compte, ne serait-ce qu'au minimum, des nombreux problèmes et absurdités induits par la « révolution numérique » tant elle est devenue notre « paysage », notre quotidien.

Heureusement, « le numérique promet de s'humaniser en 2019 ».⁵

Selon la plupart des personnes que nous rencontrons, tous ces exemples seraient seulement l'expression de « déviances ». Parce que le numérique ne serait pas forcément dans les mains des « bonnes » personnes, parce qu'on en aurait un « mauvais » usage. Il serait alors possible heureusement d'en avoir une pratique « responsable », en privilégiant certains équipements plutôt que d'autres ; on pourrait même avoir un impact positif « *en utilisant les bons outils ou en limitant l'usage de certains* » ! Il existerait des alternatives plus écologiques, dirigées vers le bien de la planète, mais aussi le respect des personnes et de leurs informations privées. Et qui aideraient même à améliorer nos conditions de vie ! Ce serait à nous d'utiliser les « bonnes alternatives » pour être

¹ Voir les récentes alertes de la mathématicienne Cathy O'Neil.

² *Transports ou télécommunications, Les ambiguïtés de l'ubiquité*, Gérard Claisse, 1983.

³ *The ecological transparency of the information society*. Heinonen, S., Jokinen, P., Kaivo-oja, J., 2001.

⁴ « Rapport : le grand bluff de la dématérialisation numérique », *Mr. Mondialisation*, 30 décembre 2018.

<https://mrmondialisation.org/rapport-le-grand-bluff-de-la-dematerialisation-numerique/> Pour une lecture plus complète sur le sujet, lire *La face cachée du numérique. L'impact environnemental des nouvelles technologies*, ouvrage collectif de Fabrice Flipo, Michelle Dobré, Marion Michot, aux éditions L'Échappée, 2013,

⁵ *Le Figaro*, 30 décembre 2018. <http://www.lefigaro.fr/secteur/high-tech/2018/12/30/32001-20181230ARTFIG00080-en-2019-le-numerique-promet-de-s-humaniser.php>

« acteur » du monde de demain - qui sera *forcément* numérique, puisque c'est la marche du progrès, et qu'on n'arrête pas le progrès. Il faudrait réguler, réglementer, accompagner le numérique de manière à ce qu'il nous ressemble, il serait possible en somme de le maîtriser pour le rendre plus éthique. Et ces projets de « reverdissement » et de « ré-humanisation » du numérique proposent une série de solutions unitaires : datacenters alimentés par des énergies vertes, boîte mails et moteurs de recherche qui compensent leur bilan carbone en plantant des arbres, green IT, fairphone, utilisation des données pour réguler les consommations énergétiques, sobriété numérique, éco-gestes divers et variés, réglementations, mesures et législations sur les données, logiciels libres, tentatives de décentralisation... Ceux-ci sont proposés par nombre d'associations et institutions évidemment : Greenpeace, la CNIL et autres commissions de contrôle pour inventer des normes de temps d'écran ou seuils d'exposition aux ondes... *« C'est la « fureur réglementaire » : l'homme pense pouvoir dominer par la réglementation cette prolifération, il pose des règles, fait des organigrammes, trace des cadres et se convainc qu'ainsi l'on verra enfin clair dans les activités. »*⁶

Et au milieu de tout ça, nous, militants technocritiques, marginaux parmi les marginaux, tentons tant bien que mal de faire vivre une critique radicale de la Technique. Une critique des mécanismes profonds à l'œuvre dans la société technicienne, traquant l'aliénation technologique partout où elle s'exerce. Pourtant, notre démarche est souvent mal comprise, être stigmatisés comme « technophobes » par les techno-béats ne nous dérange pas. Il est par contre beaucoup plus gênant pour nous d'être incompris des tenants d'une critique superficielle de la Technique, ou d'un Alter-Numérisme. Régulièrement, nous sommes approchés par ce type de militants, du logiciel libre, de l'Open Data, de la « Neutralité du Net », de la « Civic Tech »... L'échange commence généralement avec eux nous expliquant que nous défendons les mêmes thèses, et se termine par un « K.O Technique » quand nous déployons notre argumentaire : nous tenterons donc dans cet article d'explicitier les raisons qui nous différencient des « alternuméristes ».

Introduction au numérique et au phénomène de numérisation

Le sujet du Numérique est insaisissable, car c'est un mot-valise⁷, sans définition claire, et mélangeant foule de concepts. Il regroupe des techniques et des usages, et sert généralement de cache misère à une profonde incompréhension mêlée de foi aveugle en les vertus du progrès. Sacralisé et non circonscrit. Mais est-ce ce « numérique » indéfini qui nous aliène, ou n'est-ce pas plutôt la numérisation ? Cet ensemble constitué des moyens techniques et des modes d'organisation destinés à la production et au traitement des données. C'est toute la chaîne de production des données, sous son aspect industriel, qui doit être dénoncée. Au même titre qu'il est plus pertinent de critiquer « la production » que simplement « le produit », il est urgent de s'occuper de la numérisation de nos existences, plutôt que du numérique.

Aujourd'hui on peut voir 3 principaux piliers de la numérisation du monde : tout d'abord, le postulat que tout est réductible à de l'information traduisible en langage binaire, comme nous le verrons plus bas. Ensuite, il y a ce qu'on pourrait décrire comme la somme des circuits électroniques, des logiciels et systèmes de transmission qui ont permis de créer des « machines à information » et de les connecter à grande échelle (serveurs, ordinateur, téléphone, appareil photo, tablette, puce RFID...). Enfin, dans une 3^e catégorie, on pourrait regrouper leurs applications multiples dans peu à peu tous les domaines et sphères de nos vies : la numérisation a ceci de particulier qu'elle s'accompagne de profondes mutations, de transformations et bouleversements incessants, dans tout ce qu'elle touche, qu'on parle d'industries ou métiers, mais également dans

⁶ *Le Bluff technologique*, Jacques Ellul, 1989.

⁷ L'entendre répéter en chœur comme un mantra par la classe politique unanime devrait suffire à nous convaincre de ne plus l'utiliser. Et « digital » est encore pire.

n'importe quel domaine de l'activité humaine. Les premières applications dans l'industrie ont eu un impact énorme sur les conditions de travail, sur les modes de production et sur l'organisation économique à grande échelle ; le développement d'Internet et de la téléphonie mobile ont entraîné des changements sociaux, cognitifs et psychologiques énormes...⁸ Les institutions et l'administration se dématérialisent, la médecine met à distance le corps avec l'« e-santé », l'éducation devient « e-learning », le travail « télétravail », les livres « e-books », l'agriculture devient « digitale » et les vaches « connectées ». Mais surtout le domaine technoscientifique s'est modifié à tel point qu'on peut aujourd'hui, grâce à la mise en réseau et l'interconnexion, travailler à l'hybridation du vivant et de l'artificiel. Se développe un nouveau champ scientifique multidisciplinaire qui vise à combiner nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives (NBIC), autrement dit une connexion entre l'infiniment petit (nano), la fabrication du vivant (biotech), les machines pensantes (informatique) et l'étude du cerveau (sciences cognitives) - à noter que les NBIC sont un des piliers du transhumanisme. En ce sens on peut parler d'une *disruption numérique*. Dans le langage des entreprises du numérique, « l'innovation disruptive », c'est l'innovation de rupture, celle qui bouscule les positions établies, court-circuite les règles du jeu, impose un changement de paradigme. Nous sommes témoins d'une période historique où l'on peut a priori dynamiter toutes les industries installées, et ce, de manière de plus en plus accélérée.⁹

Les tentatives de maîtrise du numérique

L'approche « développement-durabiliste » ou l'alliance paisible entre petits colibris et entreprises responsables

Des entreprises éco-responsables aux associations environnementalistes en passant par l'ADEME¹⁰ et les « agences de communication éthique », toutes proposent de nombreuses solutions pour réduire son impact carbone sur le net. Il devient alors très facile d'être écolo. Il suffirait par exemple d'acheter un fairphone plutôt qu'un smartphone basique : si vous ne connaissez pas le fairphone, il s'agit apparemment du premier « smartphone éthique » au monde. « *Parce que vous ne devriez pas avoir à choisir entre un téléphone d'exception et des conditions de fabrications éthiques* », clament-ils fièrement. Ou plutôt devraient-ils dire : « *Parce que vous ne devriez pas avoir à choisir entre le confort d'une vie connectée et celui d'une conscience morale.* » Face aux désastres humains et environnementaux, la réponse n'est plus de se poser la question du nécessaire et du superflu, de la finalité de la consommation, de la multiplication de certaines techniques et du fait qu'elles deviennent soudainement *indispensables* alors qu'elles existent depuis moins d'1/4 de siècle. Il s'agit simplement d'avoir « moins d'impact ». De trouver une alternative « plus verte » qu'une autre.

« Regarde, j'ai décidé de m'engager pour la planète en privilégiant une coque de téléphone en fibre de bambou à celles en plastique non-biodégradable ! En plus, j'ai téléchargé la dernière application « buy or not », qui me permet de faire des achats éthiques, en scannant des produits en magasin.¹¹ Tu te rends compte ? Je peux enfin être un consomm'acteur sans avoir à réfléchir par moi-même ! Puis, j'ai même téléchargé cette application qui me permet de décrocher de mon smartphone¹². Maintenant c'est la machine qui me dicte ce que je dois acheter et combien de temps

⁸ Lire à ce sujet *L'Emprise numérique, Comment Internet et les nouvelles technologies ont colonisé nos vies*, Cédric Biagini, aux Éditions l'Échappée, 2012.

⁹ Interview de Bernard Stiegler : « L'accélération de l'innovation court-circuite tout ce qui contribue à l'élaboration de la civilisation », *Libération*, 2016.

¹⁰ Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie

¹¹ « *Finies les heures passées à effectuer des recherches sur les ingrédients ou scandales liés à un produit : l'application le fait pour vous !* » <http://buyornot.org/>

¹² Oui, vous avez bien entendu. « On a testé... utiliser « Temps d'écran » pour réduire l'utilisation de son iPhone », *Le Monde*, 21 novembre 2018. https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/09/25/on-a-teste-utiliser-temps-d-ecran-pour-reduire-l-utilisation-de-son-iphone_5360106_4408996.html

je dois passer derrière mon écran ! Bientôt elle me dira à quelle heure je devrai sortir de chez moi pour aller au magasin ! Ah, mais... J'oubliais Breathe Up, l'application qui m'indique l'itinéraire ou le moment à privilégier pour faire une balade sans m'exposer à la pollution ! Polluants dont une des origines est notamment les installations industrielles et usines de production d'électricité – toutes deux conditions d'existence de l'appareillage électronique qui permet aux technologies que j'utilise d'exister. Incroyable ! »

Bref, vous l'aurez compris, c'est le serpent qui se mord la queue.

Un signe d'espoir, avec ces « gamers » qui commencent à s'interroger sur l'avenir des jeux vidéos¹³, mais un peu de déception quand les pistes de résolution restent de l'ordre de la « consomm'action » avec le « slow play », consommation « responsable » de jeux vidéos, ou encore le développement d'infrastructures moins énergivores, malgré le paradoxe de l'effet rebond bien expliqué dans le dernier rapport du Shift Project¹⁴ consacré à la transition numérique. Cela est typique du *bluff écologique* dans lequel nous sommes pris depuis maintenant plus d'une trentaine d'années : celui d'un développement « durable ». Il est important de se rendre compte que cet oxymore est née d'une volonté de dédramatiser le mode de vie occidental et de faire taire les doutes engendrés par le « développement », qui commençait à être mis en doute par les destructions qu'il engendrait. Ce concept sert l'intérêt de ceux qui dirigent le monde et tentent de brouiller les cartes par des manipulations langagières, ainsi que d'empêcher une analyse ou une remise en cause profonde des politiques semblant « aller dans le bon sens ». Or, le mode de vie dont se targuent les « développés » qui se croient « la civilisation » par excellence est écologiquement impossible et humainement non-viable.¹⁵ Et que dire des pays « émergents », pour lesquels les élites locales et les institutions internationales promeuvent un modèle de développement similaire, les infrastructures techniques et éducatives en moins, faisant d'eux des sous-traitants de l'occident¹⁶, et parfois office de terrains d'expérimentations pour les industries numériques¹⁷. La crise (ou agonie) que nous traversons aujourd'hui, à l'heure de la 6^e extinction de masse, en est la preuve. Ce genre de mythe contribue au fait que nous accélérons toujours plus vers le crash collectif.

Nombre de faux-critiques s'essaient, toujours dans le déni de l'urgence sociale et environnementale, à organiser des événements auxquels ils convient des « observateurs du paysage numérique » à disserter sur les bons et mauvais usages du numérique. Ils se félicitent de pouvoir amener, sur fond d'écrans plats et de test de casques de réalité virtuelle ou programmation de robots, à « *comprendre le numérique et ses innovations, ses controverses et ses promesses, pour se l'approprier collectivement* ». Souvent financés par les industriels du numérique, il est amusant de constater que leur discours s'apparente à 50 % de *verbiage* (flot de paroles superflues masquant la pauvreté de la pensée), et 50 % de lieux communs qui arrivent toujours aux mêmes conclusions : le numérique étant reconnu comme un levier de développement économique et social, et la transition numérique comme incontournable pour l'ensemble des pays et des entreprises, il s'agit simplement de continuer à justifier son déploiement aux vue de ses controverses et d'intégrer la critique à son développement... Selon eux, il s'agit d'« *intégrer l'impact du numérique comme critère de décision dans toutes les politiques d'achat et d'utilisation des équipements électroniques* », de

¹³ « Écologie : quand les « gamers » s'interrogent sur l'avenir des jeux vidéos », *Mr. Mondialisation*, 30 octobre 2018. <https://mrmondialisation.org/ecologie-quand-les-gamers-sinterrogent-sur-lavenir-des-jeux-videos/>

¹⁴ « Pour une sobriété numérique » : le nouveau rapport du Shift sur l'impact environnemental du numérique, octobre 2018. <https://theshiftproject.org/article/pour-une-sobriete-numerique-rapport-shift/>

¹⁵ Pour une critique du développement durable, lire les articles de l'ethnologue Thierry Sallantin : « *De la colonisation au « développement » : un seul et même projet* », « *Le développement (même durable) c'est le problème, pas la solution !* », et l'article de Nicolas Casaux intitulé « *De Paul Hawken à Isabelle Delannoy : les nouveaux promoteurs de la destruction « durable* » » sur <http://partage-le.com>.

¹⁶ Fermes à clics au Bangladesh, centres d'appels au Maroc ou en Inde, travailleurs en micro-tâches au Népal...

¹⁷ Tel le cadastre du Ghana, numérisé sur « Blockchain » et hébergé par un consortium comprenant IBM, Lockheed-Martin, Intel, Cisco, le London Stock Exchange Group, les banques JP Morgan et Wells Fargo...

faciliter « *une maîtrise et une adaptation rapide aux outils numériques* » ainsi que « *l'accompagnement à l'appropriation de ce nouvel environnement et l'éducation aux cultures numériques* » afin d'« *anticiper et accompagner la transformation digitale* ». La critique écologique du numérique est elle-même réintégrée par les entreprises qui, selon le Shift Project, « *ont un rôle clé à jouer, et beaucoup à gagner – notamment la poursuite **durable** de leur transition numérique et la limitation des coûts.* » Au passage, cette phrase nous dit tout sur la nature du développement durable : il s'agit de faire durer les bénéfices autant que possible. A travers les questions qu'ils posent, comme par exemple « *Comment sauver la planète grâce aux datas ?* », ils se demandent en fait « *Comment justifier la perpétuation du modèle actuel dans un contexte de désastre écologique ?* » voire « *Comment générer des bénéfices sur la catastrophe ?* ». Le problème est que l'on ne remet pas du tout en question le système, la vérité étant qu'il est *impensable* de renoncer au modèle actuel, pour *l'homme fasciné* par ce que la Technique a à lui offrir, comme si le système n'était au fond « pas si mauvais que ça », et qu'il suffisait de quelques ajustements pour que nous vivions enfin en paix avec nos smartphones.

« Cela est parfaitement cohérent avec l'idée que nous vivons dans un monde *presque* juste et *vivable*. Le système industriel a ses défauts et ses défaillances, les pouvoirs publics doivent remédier aux premiers et prévenir les secondes. » *La liberté dans le coma*, Groupe Marcuse, 2013.

Pas question de s'opposer à la numérisation, il s'agit simplement de l'aménager. Sauver le monde ? *Non*, « *accompagner la 4ème révolution industrielle* » plutôt, et cela implique beaucoup de numérique - et évidemment, une bonne dose de greenwashing à la sauce développement durable. Mais pour comprendre cette difficulté à penser hors du système actuel, au-delà de la colonisation progressive de nos imaginaires, il faudrait aller voir du côté de questions plus profondes, qui relèvent à notre avis de la psychologie collective, et qui feront peut-être l'objet d'un autre texte. Renoncer au déploiement de ces techniques, c'est renoncer à tout un monde, à toute une manière de penser et fonctionner, c'est renoncer à la matérialisation de certains rêves (désincarnation du corps dans des espaces virtuels pour aller rencontrer d'autres esprits à l'autre bout du monde, accès instantané à des quantités infinies d'informations, accès au monde sans avoir à se déplacer, voyeurisme...), c'est renoncer à beaucoup trop.

Nous ne pouvons continuer de croire que l'alternumerisme nous permettra de répondre à la crise écologique, ni à l'oppression des populations des pays du Sud. Il ne fait que vendre l'illusion qu'il est encore possible de continuer d'être connectés alors que notre maison brûle et que les populations voisines en subissent les conséquences. Écosia, par exemple, symbolise exactement le prolongement de ce mythe du développement durable. L'entreprise s'est donné pour mission de « *cultiver un monde plus durable sur le plan environnemental, social et économique* » en étant le premier « *moteur de recherche qui plante des arbres* ». « *Aider à planter des arbres partout dans le monde sans bouger de son bureau ? Si, si je vous assure que c'est maintenant possible !* » s'enthousiasme un internaute. « *Surfez sur le web et plantez un arbre.* » « *Vos recherches plantent des arbres* ». Comme par magie, les recherches effectuées par l'intermédiaire de ce moteur de recherche sont amorties écologiquement par une compensation carbone, autrement dit par une opération de reboisement au Pérou, au Burkina Faso ou encore à Madagascar. « *Nous plantons des arbres là où le besoin se fait sentir. Nos arbres sont bénéfiques pour l'environnement, les populations et les économies locales.* » Faire planter des arbres par des populations des pays « *en voie de développement* »¹⁸, pour permettre d'assurer la pérennité du modèle occidental, celui de la consommation toujours plus effrénée de gadgets, et affirmer qu'ainsi, nous leur permettons d'avoir de meilleures conditions de vie, qu'est-ce donc si ce n'est la continuité de la mission civilisatrice

¹⁸ <https://www.ecosia.org/>

censée amener le progrès¹⁹ et le bien-être ? Enfin, c'est gravement mécomprendre l'écologie, du grec *oikos* (maison) et *logos* (étude, connaissance), entendue au sens d'une connaissance de la maison commune, d'un souci de la maison commune. Réduire les arbres à de simples dispositifs d'absorption de Co2 mis au service de la compensation de destructions d'origine anthropique, aimer l'idée de pouvoir planter un arbre par procuration, assis derrière un ordinateur qui fait littéralement *écran* au monde ; qu'est-ce donc si ce n'est *l'inverse* de l'écologie ?

L'approche « sociale et inclusive » ou l'injonction de l'adaptation

Depuis quelques dizaines d'années²⁰ le concept fourre-tout de *Digital Natives* est régulièrement cité, les enfants ayant grandi avec ordinateurs, tablettes et smartphones entre les mains en auraient une compréhension intuitive. Et bien que des études scientifiques relativisent fortement cette idée, tendant plutôt à montrer une reproduction des inégalités sociales en matière de capital culturel, de nombreux parents ne cessent de s'extasier devant la capacité de leur jeunes enfants à manipuler les écrans tactiles. Suite à un récent sondage²¹, les médias grand public se sont soudainement penchés sur l'analphabétisme numérique ou illectronisme. 19% de la population française serait touchée, incluant de nombreux *Digital Natives*. Il n'en fallait pas plus pour que l'ex directeur financier de start-up²² et secrétaire d'Etat au Numérique, Mounir Mahjoubi, annonce un grand plan de formation pour le #NumeriqueInclusif. D'autres plaident pour un enseignement « du code » dès l'école primaire... Pourtant, les technologies numériques reposent sur une série d'abstractions. L'enfant faisant glisser ses doigts sur l'écran pour ouvrir, fermer des applications ou zoomer sur une photo, aussi agile soit-il, n'est que l'utilisateur d'une interface que d'autres ont pensé pour être simple. Le développeur, tapant les lignes de code du futur programme n'est que l'utilisateur d'un langage de programmation que d'autres ont créé, et son code ne sera utilisable qu'après compilation, par un outil dont il ne comprend probablement pas le fonctionnement. Les développeurs de logiciels de compilation s'appuient sur les instructions prévues dans les systèmes d'exploitation, et ainsi de suite...

Le découpage en strates successives a atteint un point tel, qu'il est raisonnable de penser qu'aucun humain n'est à même d'en comprendre le fonctionnement complet. La banalité du mal, telle qu'exprimée par Hannah Arendt, peut désormais s'exercer dans la plus totale opacité : le développeur de logiciel libre le mieux intentionné peut publier du code qui, une fois repris par d'autres, optimisera les tirs de drones américains au Pakistan, sans qu'il n'en sache jamais rien. Savoir utiliser l'interface d'un appareil numérique ou celle d'un logiciel n'éclaire en rien sur son fonctionnement. Savoir coder, à peine plus. Ce qui change totalement, avec la génération des *Digital Natives*, c'est leur environnement. Là où en 1962 Murray Bookchin parlait de *Notre environnement synthétique*, il faudrait maintenant y adjoindre « *technologique* ». C'est surtout par son absence d'esprit critique sur le numérique que se caractérise cette génération. Des techniques nécessitant *a minima* d'être débattues sont massivement adoptées sans être comprises. Les exemples ne manquent pas pour illustrer ce constat. Des voix se lèvent pour condamner notre condition de consommateurs numériques, nous enjoignant à en devenir des producteurs²³. Tout un chacun est incité à se rendre dans le fab-lab le plus proche, pour y produire n'importe quoi²⁴. Nous ne sommes plus bricoleurs mais *Makers*, bienvenue dans la Classe créative !

¹⁹ Voir à ce titre le neuvième Objectif du millénaire pour le développement des Nations Unies <https://www.un.org/sustainabledevelopment/fr/infrastructure/>

²⁰ Sous divers oripeaux, l'origine en reviendrait au magazine TIME, en 1982.

²¹ « Enquête sur l' « illectronisme » en France », Étude de CSA Research, mars 2018. <https://www.csa.eu/media/1772/csa-pour-sps-illectronisme-26062018.pdf>

²² Ayant tenté d'ubériser les AMAP...

²³ Podcast « Le numérique est politique plus que technologique », *Usbeck et Rica*, avril 2018. <https://www.april.org/le-numerique-est-politique-plus-que-technologique-emmanuelle-roux>

²⁴ Les productions en impression 3D des fab labs sont majoritairement assez édifiantes.

Plus que la formation à l'utilisation des outils numériques, au code ou l'impression 3D de gadgets en résine, c'est l'esprit critique qui doit être entraîné. Malheureusement cet esprit critique s'exerce majoritairement sans vision d'ensemble, se focalisant sur des points de détail (certes importants) tels que les données personnelles ou le logiciel libre, mais sans considérations systémiques. Or, comme nous tenterons de le décrire plus bas, la Technique est autonome, et sa définition telle qu'exprimée par Jacques Ellul, à savoir « *la recherche de l'efficacité maximale en toute chose* », est éclairante. C'est cette quête d'efficacité, partagée par les industriels de la Silicon Valley comme par les promoteurs du logiciel libre ou de la Civic Tech, qui doit être questionnée. Nous échangeons peu à peu notre liberté contre du confort matériel et un certain conformisme, apporté par des Techniques solutionnant des problèmes que nous ne nous étions jamais posés. Et nos enfants font de même, mais eux ont l'excuse du jeune âge.

L'approche « libriste et citoyenne » et autres tentatives de « réintroduire de la pensée dans le monde numérique »

Plus ou moins en périphérie des grands empires du Web, s'est propagée une sorte de résurgence de l'utopie numérique, née à partir des années 60 aux États-Unis, dans un contexte où théorie cybernétique et politique contre-culturelle commencent à converger. Aux lendemains de la guerre, on assiste à l'émergence progressive de « communautés virtuelles », dans lesquelles il est de nouveau possible de projeter cet « ailleurs » d'un projet d'émancipation avorté. Face aux complexités du réel, où les rapports de forces, inégalités et conflits persistent, le Web représente la promesse d'un lieu d'horizontalité, de transparence, de partage, de gratuité, de connaissance, de connexion, d'anonymat²⁵. Malheureusement, ces valeurs se sont vite révélées industrialisables et sont depuis quelques décennies, devenues le véritable carburant d'un nouveau capitalisme, au visage « collaboratif », « flexible », « horizontal », « en réseau », « transversal ». Enfin, par dessus tout, il a participé à répandre la croyance fondamentale selon laquelle la technologie est un vecteur de changement social positif. Pour l'historien Fred Turner, qui retrace la filiation entre les idéaux communautaires d'après-guerre et la fascination des réseaux, « *le fantasme d'émancipation par la technologie (...) est toujours vivace dans de nombreux endroits comme les hacker spaces, le mouvement des makers... En fait c'est presque l'idéologie dominante aujourd'hui.* » Il est vrai que de nombreux groupes de personnes continuent de perpétuer cette utopie à travers des projets de « réappropriation » du numérique. Selon eux, l'infrastructure du capitalisme serait « hackable » et il faudrait alors « *bricoler nos technologies au lieu d'en être les consommateurs sidérés, défendre la circulation de l'information contre l'extension des droits de propriété intellectuelle, lier travail et réalisation de soi en minimisant les hiérarchies* »²⁶. Et ce grâce à « *des démarches coopératives, des processus délibératifs et de nouvelles formes de réseaux sociaux* »²⁷, en passant par GNU-Linux, Wikipédia, les Creative Commons et autres imprimantes 3D. Nous tâcherons dans les lignes qui suivent d'expliquer pourquoi il est vain selon nous de tenter de « *reprendre le pouvoir sur le web* », et que c'est malheureusement se tromper de combat.

Sur le logiciel libre

Selon la définition de la Technique proposée par Ellul, il s'agit donc d'un processus, et non d'un état stable, visant à une augmentation sans fin de l'efficacité, partout et à chaque fois que c'est possible. C'est, entre autres, cette notion d'efficacité que nous remettons en cause. Les critères définissant l'efficacité sont idéologiques, culturels, sociologiques, et conditionnés par les valeurs du capitalisme mondialisé. Loin des anciennes valeurs du « saint lundi », quand les artisans ayant

²⁵ Lire à ce sujet *Aux sources de l'utopie numérique: De la contre culture à la cyberculture*, Fred Turner, 2012.

²⁶ *Utopie du logiciel libre, Du bricolage informatique à la réinvention sociale*, Sébastien Broca, 2013.

²⁷ *La toile que nous voulons*, Bernard Stiegler, Julian Assange, Dominique Cardon, Paul Jorion, 2017.

gagné assez d'argent pour vivre et faire la fête, ne venaient pas travailler, leurs besoins fondamentaux hebdomadaires étant assurés²⁸. Le logiciel libre, qui n'est qu'une modalité de développement informatique et de licence de diffusion, ne remet pas en cause la notion d'efficacité. Au contraire, ses promoteurs ne cessent de vanter l'efficacité supérieure d'un développement contributif, comparé au logiciel propriétaire/privé. Bien sûr, nous avons plus de sympathie pour les militants du logiciel libre que pour les commerciaux de Microsoft, mais il nous semble que ce n'est qu'un point de détail d'une question beaucoup plus vaste : la place de la Technique dans notre société. Et si la Technique en général est ambivalente, le logiciel libre l'est aussi. Une organisation de développement coopératif ainsi qu'une diffusion libre n'est en aucun cas une garantie que le code produit soit « bon » ou utilisé à bon escient. L'armée étasunienne pourrait publier le code du logiciel embarqué de ses drones Predator sous licence GPL, cela ferait assez peu de différences pour les victimes civiles au Pakistan ou au Yémen, mais mettrait probablement en évidence le grand nombre de composants « libres » utilisés par l'US Air Force. Et alors que Richard Stallman lui-même, fondateur du courant, alerte sur l'illusion que représente le logiciel libre utilisé sur du « hardware » propriétaire²⁹, ses suiveurs restent massivement focalisés sur la question des droits d'auteurs relatifs aux lignes de code.

Sur l'Open Data

Bien qu'assez embryonnaire en France, l'*Open Data* progresse doucement. Il s'agit de la mise à disposition publique des masses de données possédées par l'Etat central, ses variantes locales et parfois les entreprises, tout ça dans un but de transparence et de contrôle citoyen de la donnée publique. Évidemment, nous préférons l'*Open Data* au règne des services de renseignement. Toutefois, nous ne pensons pas que la transparence soit le remède au déficit démocratique. Bourdieu nous disait qu'« *il n'y a pas de force intrinsèque des idées vraies* ». La démonstration logique, statistique ou mathématique d'une idée, même en s'appuyant sur des jeux de données irréfutables, n'assure pas à celle-ci d'être considérée. C'est peut-être même l'assurance qu'elle passe inaperçue au milieu du volume d'informations disponibles. Et si la transparence en politique semble fonctionner assez bien dans les pays nordiques, nous nous permettons de douter de son caractère miraculeux en France, où malgré de fameuses casseroles, Patrick Balkany est systématiquement réélu, et le clientélisme ne s'est jamais si bien porté. Ce que nous critiquons, ce n'est pas le caractère public ou privé d'une donnée, c'est la pertinence de la « prise de donnée ». Résistants au puçage des troupeaux, aux technologies RFID, à la numérisation de l'école et du travail, à la mesure et au stockage de toute chose, nous défendons la thèse que la prise de donnée procède d'une réduction du réel et d'une *dépossession*. Chaque fois qu'une réalité « analogique » se trouve numérisée, il y a rationalisation en vue d'un traitement automatisé. Une fois numérisées, les données deviennent traitables par un ordinateur, mais ne le sont plus par un cerveau humain. Et si nous pouvons bien sûr trouver quelques contre-exemples, nous en sommes généralement ensuite dépossédés au profit de traitements algorithmiques. Là où l'*Open Data* cherche à donner du sens à des données particulières, nous nous interrogeons sur le sens général des données, sous leur forme industrielle. La numérisation étant la négation de l'essence analogique du monde.

« (...) il est temps de rappeler que l'intelligibilité numérique des phénomènes évince une dimension fondamentale, celle qui échappe à toute réduction binaire: le *sensible*. Le sensible caractérisé par l'impossibilité de le soumettre intégralement à des catégories, car constitué d'ambiguïté et de formes d'appréhension individualisées, irréductibles à tout principe normatif universalisé. (...) L'extension des capteurs, associée à la volonté de progressivement numériser les différentes qualités saisies par les sens humains (à terme,

²⁸ Coutume que la révolution industrielle détruit par la transformation des artisans en ouvriers.

²⁹ « Hardware Designs Should Be Free. Here's How to Do It », *Wired*, mars 2018.

<https://www.wired.com/2015/03/richard-stallman-how-to-make-hardware-designs-free/>

jusqu'à l'odorat et le goût), témoigne à la fois de cette inclination démiurgique et signale un point limite, celui de vouloir réduire l'intuition à des suites de chiffres, mais qui dans les faits procède d'une réduction partielle et standardisée, incapable de saisir la *dimension pluristratifiée* et non « algorithmisable » des sensations, des émotions et de la mémoire humaines. (...) Mais la ruse non dite de cette histoire, c'est que [l'*ontologie informatique*] a sans cesse empiété sur l'*ontologie existentielle humaine*, en la soumettant de part en part à ses principes binaires et non ambigus, la convertissant peu à peu- bon gré mal gré- en *son opposé absolu*.» *La vie algorithmique*, Eric Sadin, chapitre 5, « Le « sublime computationnel » et l'exclusion du sensible », 2015.

Sur La Civic Tech

A coup de plateformes citoyennes *Open Source* et de Démocratie participative en ligne, la *Civic Tech* prétend combler l'écart entre citoyens et gouvernants en s'appuyant sur des outils numériques. Nous considérons ce courant au mieux comme une impasse, au pire comme une nouvelle modalité propagandiste. Prenons pour exemple un des derniers oripeaux permettant à certains de se croire en démocratie : le vote. Il est une composante essentielle de toute plateforme ayant pour but de fédérer les citoyens et de permettre leur expression. C'est pourtant un problème informatique insoluble. Une élection doit permettre à chacun d'exprimer son vote, une seule fois, en toute confidentialité, et dans des conditions de transparence permettant à chacun de s'assurer de la sincérité du scrutin. En aucun cas une « machine à voter » ou un site internet ne peut respecter tous ces critères. S'il est possible de s'assurer que chacun n'aura voté qu'une seule fois, et d'enregistrer son vote, il est par contre beaucoup plus compliqué de l'anonymiser. Des systèmes existent, où chaque vote génère un « jeton électronique » découplé de l'enregistrement du passage de l'électeur, mais comment vérifier la sincérité du scrutin ? Comment nous, électeurs, pourrions avoir la certitude qu'à aucun moment la machine n'a modifié notre vote ? Contrairement à une urne transparente, que quiconque peut surveiller, la sincérité d'un vote électronique ne peut être confirmée que par un « audit du code » réalisé par un expert. Et qui pour expertiser l'expert ??? Le vote électronique est une dépossession d'un processus démocratique, des citoyens vers une société d'experts. A aucun moment l'électeur ne pourra être certain que sa voix aura été prise en compte, qu'aucun bourrage d'urne ou piratage n'aura eu lieu, ni même que les morts ne se seront levés pour venir voter... Et si les outils numériques ont souvent été montrés comme essentiels à des mouvements sociaux, Facebook lors du printemps arabe, Blackberry lors des émeutes anglaises de 2011, nous nous permettons de remettre en cause ce lieu commun. Ils n'ont été utilisés par les peuples protestataires que de par leur statut de moyens de communication dominants au moment des faits. Croire qu'une révolution puisse attendre sagement l'arrivée d'un outil de communication adapté pour enfin exploser, est un non-sens. Il est même plus probable que ce soit l'inverse : que les printemps arabes aient plus pesés sur l'orientation des développements de Facebook que Facebook sur les modalités révolutionnaires. Sans compter l'opération de propagande massive de la multinationale, ayant temporairement fait croire à certains qu'elle visait l'émancipation des peuples.

Sur la Neutralité du Net

S'il est évidemment préférable que les opérateurs internet offrent un accès indiscriminé aux contenus plutôt que de nous orienter vers les sites web offrant les meilleures marges arrières, nous n'utilisons pas le terme « neutralité » dans le même sens. Pour les militants de la neutralité du net, cela désigne la non-discrimination des paquets IP selon le type d'abonnement souscrit, l'origine ou la destination, le port applicatif... Pour les technocritiques, prétendre qu'Internet puisse être neutre n'est pas envisageable. *L'Internet Protocol* formate tous les échanges sur le réseau, et s'il permet une grande souplesse d'utilisation, il n'en est pas moins structurant. Si la topologie anarchique du réseau, ne connaissant pas de réelle autorité, portait en elle dès le début le germe d'une horizontalité bienvenue, le montant des investissements nécessaires à son déploiement et la difficulté à trouver

des modèles économiques viables ont poussé vers une centralisation à outrance. Au point qu'il devient désormais compliqué d'en avoir un usage réellement horizontal³⁰. En ce qui concerne les libertés en ligne et les problématiques de vie privée, il en va de même. Si nous pourrions soutenir nombre de revendications des associations spécialisées, nous aimerions en ajouter une : le droit de ne pas utiliser de plateforme numérique, d'aller normalement faire la queue à un guichet et parler à quelqu'un.

« Ce qui est liberté d'utilisation de tel ou tel instrument ou procédé pris isolément disparaît totalement lorsqu'il s'agit de l'ensemble des techniques dont « dispose » une société ou époque donnée, mais qui tout autant « disposent » d'elle. On peut, aujourd'hui, choisir entre centrale thermique, hydraulique ou nucléaire, préférer tel emplacement à tel autre. Mais il n'y a aucun choix quant à l'ensemble des techniques utilisées, lesquelles appartiendront bien de toute façon au type spécifique qui définit le spectre technologique de notre époque ; elles comportent en effet des méthodes spécifiques, et un type spécifique de rapport à un type spécifique de savoir, ainsi que des porteurs humains spécialisés, elles sont lourdement investies dans la totalité des installations, des routines, du savoir-faire, de la dextérité manuelle et intellectuelle de centaines de millions d'hommes, et elles ont, comme on commence à le voir, des effets massifs que rien ni personne ne contrôle (même les moyens imaginés actuellement pour parer à ces effets indésirables appartiennent au même spectre technologique). Neutralité et liberté de choix, dans ces conditions, n'ont aucun sens ; une telle liberté n'existerait que dans le cas d'une révolution totale, sans précédent dans l'histoire, où la société se poserait explicitement la question de la transformation consciente de sa technologie ; encore se trouverait-elle au départ conditionnée et limitée par la technologie même qu'elle voudrait transformer ». *Les carrefours du Labyrinthe I*, Cornelius Castoriadis, Article « Technique », 1978

Nous ne pouvons continuer de croire que l'alternumérisme nous permettra de répondre à la crise politique et écologique, à la crise des relations sociales et sociétales... Il ne fait que vendre à travers le mythe d'une démocratie digitale, l'illusion que la Technique nous permettra enfin d'augmenter nos relations sociales et de faciliter les processus d'émancipation collective. Mais celle-ci se substitue de plus en plus à la politique, bien que les problèmes auxquels elle s'attache ne soient pas de son ressort. En s'imposant comme seul modèle de réponse aux souffrances morales, aux questions politiques et sociales, elle montre bien son caractère idéologique : il s'agit plus de développer la Technique (ici, le numérique) - que celle-ci soit pilotée par des multinationales ou de « bienveillants » hackers - que d'entrer dans un questionnement philosophique profond quant au monde dans lequel nous vivons, quant à l'éducation de nos enfants ou encore quant à ce que serait une *vie bonne*. Au lieu de tenter de comprendre pourquoi nous nous sentons déconnectés des autres, nous produisons toujours plus de techniques relationnelles, sans voir que cela est peut-être dû au fait que nous sommes de plus en plus verrouillés dans une bulle de confort individuel. Nous cherchons des moyens techniques pour être plus efficaces, sans songer au fait que l'accélération de la société est probablement imputable au rythme et à la temporalité imposé par les machines elles-mêmes. En cela, *les technosolutions empêchent de penser*. Si nous avons du mal à nous approprier le politique, n'est-ce pas parce que celui-ci est de plus en plus délégué à des machines, et que le pouvoir exercé sur nous est de plus en plus immatériel, insaisissable ? S'il faut sans arrêt multiplier les dispositifs pour nous adapter à ce monde nouveau, n'est-ce pas parce que justement il ne nous correspond pas ? Le projet de la ville intelligente, par exemple, reflète exactement l'idée d'une *numérisation heureuse* au profit de la collectivité. La ville se donne pour mission de techniciser tout son « écosystème » afin d'inviter les citoyens à « co-construire » de manière « participative » la ville de « demain » pour faire fleurir nombre d'applications et projets innovants qui prétendent réhumaniser la ville. Rendre la globalité des éléments du monde (vivants, ou machines confondus) traçables et

³⁰ Demandez à votre FAI une ligne avec la même bande passante en upload qu'en download, pour voir...

traductibles en langage-machine, sous le prétexte de la transparence, de la sécurité, ou d'un meilleur vivre-ensemble, qu'est-ce d'autre qu'un projet de rationalisation totale où le vivant est objectivé et réifié, nié dans son essence ? Permettre au citoyen « *d'exprimer sa fibre citoyenne* » en le sommant de « laisser un avis » sur les applications des différents services de la ville comme il le ferait en commentant un blog, qu'est-ce sinon réduire la pensée dialectique à un processus de « feedback », réduire la démocratie à un simple échange de signaux ? Ou comme en Chine, à se passer de démocratie, le sondage remplaçant l'élection et le civisme individuel évalué en continu par des algorithmes et de la reconnaissance faciale...

La Neutralité de la Technique

L'ambivalence et le système technicien

Il est flagrant de voir qu'au cours de quasiment chaque débat que nous avons sur le sujet, après avoir longuement exposé en long et en large l'ensemble des conséquences destructrices de la numérisation du monde, arrive un moment de la discussion où une personne nous dira que « *le numérique, ce n'est qu'un outil, qu'il suffit de bien l'utiliser* » et demandera si quand même, « *il n'y aurait pas une possibilité de le contrôler, de le maîtriser* ». Il suffirait de le réguler, en distinguant « les mauvais des bons usages » pour ne garder que les « bon côtés ». **Croire que tout dépend de l'usage que l'on en fait, c'est penser que la Technique est neutre.** Et effectivement, on nous ramène souvent à cette idée : « Avec un couteau on peut peler une pomme, ou tuer son voisin. » Ellul, comme de nombreux penseurs de la Technique, explique que ce genre de comparaison est absurde car la Technique porte ses effets en elle-même, indépendamment des usages.³¹ C'est-à-dire qu'elle induit intrinsèquement, par elle-même et quel que soit l'usage que l'on veuille en faire, un certain nombre de conséquences positives ou négatives. En tout cas ce n'est pas une affaire d'intention : la Technique contient en elle-même des potentialités qui seront inévitablement exploitées. « *Le progrès et la catastrophe sont l'avvers et le revers d'une même médaille* » nous disait Hannah Arendt.

« Inventer le train, c'est inventer le déraillement, inventer l'avion c'est inventer le crash (...) il n'y a aucun pessimisme là-dedans, aucune désespérance, c'est un phénomène rationnel (...), masqué par la propagande du progrès. » Paul Virilio

Ainsi, inventer le Web et les outils numériques, c'est inventer des infrastructures complexes et polluantes, une facilitation du contrôle et de la surveillance, des travailleurs du clic, des laissés pour compte du numérique, du cyberharcèlement, c'est inventer le rouage d'un capitalisme cybernétique mondialisé. La numérisation à l'œuvre actuellement nous connecte ET nous déconnecte du monde. Elle nous rend plus efficaces ET nous fait perdre du temps. C'est pour cela que la Technique n'est ni bonne, ni mauvaise, ni neutre, mais est *ambivalente*. Croire le contraire, « *c'est l'être soi-même à son endroit, c'est refuser de la juger, et donc la laisser chaque jour davantage livrée à elle-même* », nous expliquait Bernard Charbonneau. Les exemples confirmant cette citation ne manquent pas : pas de rationalisation de la production sans aliénation des producteurs, pas d'économie numérique sans concentration capitaliste, pas de nucléaire civil sans son pendant militaire, son secret défense, sa raison d'Etat et ses déchets radioactifs. D'autant plus que, ce qu'on apprécie souvent dans une technique, ce sont les réponses qu'elle apporte à des problèmes dont elle est elle-même à l'origine. C'est un package, qu'on le veuille ou non.

Si certains sont fiers de propager les mythes d'un Web démocratique à travers des communautés de *hackers*, d'autres s'en servent même pour prêcher l'Évangile, comme le Pape François déclarant qu'« *Internet peut offrir plus de possibilités de rencontre et de solidarité entre*

³¹ *Le Bluff technologique*, Jacques Ellul, 1989.

tous, et que c'est une bonne chose, un don de Dieu³² », ou le site officiel de l'Église de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours³³ qui nous dit finalement dans un bienheureux pamphlet qu'« *il y a beaucoup de choses positives que nous pouvons faire avec l'Internet.* » Ils ajoutent que si l'on se fixe des règles pour son utilisation, « *l'Internet peut être un excellent moyen d'enrichir notre vie personnelle et de fortifier notre famille.* » Dommage, ils ont omis de faire une mention spéciale aux familles en RDC, qui ont du mal à se fortifier, notamment parce que certains des enfants s'asphyxient quotidiennement dans des mines pour y trouver du coltan, minerai nécessaire à la fabrication de l'appareillage électronique qui a permis à ce site web d'exister³⁴. Il est primordial de se rendre compte que derrière chaque innovation technique, dont on met en lumière les gains (ici l'ouverture sur le monde, le partage de valeurs, facilitation des échanges, l'accès instantané à des connaissances, etc.) se cache une face occultée par le *bluff technologique*, celle des « externalités », celle de ce qu'on perd, celle de ce qu'on sacrifie au profit de ce progrès. **Tout progrès technique se paye.**

D'une part, croire à un « bon usage » du numérique est aussi absurde que de croire à un « bon usage » d'une drogue à laquelle on ôterait ses potentialités délétères pour se concentrer sur le côté agréable et enrichissant du trip : on ne peut pas avoir le beurre, et l'argent du beurre (et les métadonnées de la transaction!). D'autre part, quelle possibilité de contrôle nous est laissée ? Puisque tout va trop vite, et que l'éthique court toujours derrière la technoscience. De plus, qui sont ces éthiciens auxquels nous laissons le pouvoir de « *faire le tri entre les bons et mauvais usages* » ? Qui pourrait le faire et comment serait-il possible de choisir des avantages sans que ce ne soit de manière arbitraire ? C'est un non sens que de penser à un bon usage du numérique, « détaché » des « dérives » et libéré de toutes ces potentialités aliénantes et disruptives.³⁵ Il est temps de se demander si la numérisation de nos vies ne causerait pas plus de problèmes qu'elle n'en saurait régler.

L'autre écueil commun à propos de la Technique, c'est de ne pas se la représenter comme autonome. (Alors qu'étonnamment on entend souvent le numérique être personnifié en répétant qu'il faut « *accompagner le numérique* », « *accompagner la révolution numérique* », comme l'enfant que l'on « accompagne dans son développement »). Bien sûr, elle n'est pas une sphère fermée, elle bénéficie des apports d'autres secteurs, et essaime partout, mais elle est devenue *système*. S'autodéterminant, englobant et conditionnant la société à ses besoins. Günther Anders parlait d'*obsolescence de l'Homme* face à la *Mégamachine*. Murray Bookchin de *Notre environnement synthétique*. Nombre de personnes, un peu bousculées par la critique que nous opérons, cherchent souvent à justifier leur utilisation de l'informatique en nous disant par exemple, qu'elles « n'utilisent internet qu'avec parcimonie pour télécharger des partitions ou envoyer quelques mails » et qu'elles pensent avoir, *in fine*, « *un usage raisonné et minimaliste du numérique* ». D'une part nous ne cherchons pas à culpabiliser les personnes qui utilisent des dispositifs, puisque ce ne que nous cherchons à expliquer c'est ce en quoi ils sont devenus des *monopoles radicaux*³⁶, simplement nous voudrions montrer en quoi « *la civilisation technicienne est faite d'un ensemble inséparable de facteurs techniques. Et ce n'est pas le bon usage de l'un d'entre eux qui changerait quoi que ce soit. Il s'agirait d'un comportement général de tous les hommes.* »³⁷ Il ne suffit pas que moi tout seul, je décide d'en faire une technique seulement positive en ayant un usage suffisamment raisonné et réfléchi afin qu'il ne soit ni trop aliénant ni trop polluant :

³² « Pour le pape François, Internet est un « don de Dieu » » *Le Monde*, janvier 2014. https://www.lemonde.fr/societe/article/2014/01/23/pour-le-pape-francois-internet-est-un-don-de-dieu_4353444_3224.html

³³ « Utilisations positives de l'Internet », <https://www.lds.org/liahona/2010/06/positive-uses-of-the-internet?>

³⁴ Voir le reportage de Cash Investigation *Les secrets inavouables de nos téléphones portables*, 2015.

³⁵ Lire l'excellent texte de Pièces et main d'œuvre, *Rendez-nous notre objet d'aliénation favori !*

³⁶ Concept développé par Illich dans *La Convivialité*, 1973.

³⁷ *Le Bluff technologique*, Jacques Ellul, 1989.

L'erreur est de penser sans aucune considération d'effet de système. Il s'agirait davantage d'une prise de position, d'une posture vis à vis de la Technique, partagée par la société, que d'une « bonne utilisation individuelle ». Et Ellul de conclure qu'« *il faudrait enfin, pour que le problème du « bon usage » soit résolu, que les hommes soient en présence de fins claires et adaptées pour réduire la technique à l'état de moyen pur et simple.* »

Comprendre l'autonomie de la Technique, c'est comprendre que dans notre usage de la Technique, aussi « raisonnable » soit-il à nos yeux, nous sommes à notre tour modifiés. Dans l'ensemble du phénomène technique, je ne reste pas inchangé, il n'y a pas moi et de l'autre côté mon smartphone, qui est un simple outil à mon service, dont je suis le maître. Je ne suis pas un sujet au milieu d'objets sur lesquels je pourrais librement décider de ma conduite, je suis « *étroitement impliqué par cet univers technique, conditionné par lui* ». L'univers technique comporte aussi des déterminations qui ne dépendent pas de moi et me dictent un certain usage. En ce sens les « nouvelles technologies de l'information et de la communication » ne sont pas juste des techniques posées dans le vide, que je peux utiliser ou non, elles font système et je suis impliqué dans ce système. Elles influencent nos vies, puisque ces techniques infèrent en elles-même un projet de société (celui de l'immédiateté, de l'interactivité, de la numérisation de nos vies, de la cybernétique, de l'hybridation du vivant etc.), créent déjà un monde de par sa production et sa généralisation (celui du capitalisme cognitif, de l'extractivisme, des villes intelligentes etc.), et impactent notre manière de penser, d'analyser, de réfléchir³⁸, d'appréhender les autres³⁹, jusqu'à notre manière d'être-au-monde.

La réduction numérique

L'origine des technologies numériques remonte aux travaux d'intelligence artificielle des années 1950⁴⁰, il s'agissait alors de décomposer les processus de pensée en fonctions logiques⁴¹ pouvant être effectuées artificiellement par des combinaisons de lampes, puis de transistors. Bien que les capacités et performances de l'informatique actuelle soient bien supérieures à celles d'alors, le principe reste similaire : toute information traitée par un système informatique doit impérativement lui être présentée dans un format acceptable, et souvent réducteur. Dans le cas d'un enregistrement audio sur CD, l'infinité de nuances des mélodies d'un violon sera échantillonnée 44100 fois par seconde sur une palette de 2^{16} valeurs possibles. Suffisant pour une oreille de néophyte, mais réducteur pour celle d'un mélomane qui y préférera un enregistrement analogique sur un disque vinyle (ou mieux : assister au concert). La numérisation consiste donc, en amont du traitement numérique, à collecter et transformer l'information originelle en la rendant « digestible » par un ordinateur. **Il s'agit aussi de la rendre rationnelle en éliminant les données superflues.** Peut-on se contenter de noter une simple date ? Ou est-il nécessaire d'y inclure aussi l'heure, la minute, la seconde ? Est-il nécessaire de conserver tous les détails d'une image, ou une faible résolution est-elle suffisante ? Quel niveau de fidélité d'un enregistrement audio faut-il conserver ? Et que fait-on de tous les éléments contenant de l'intelligence conceptuelle, que la machine ne saura pas traiter ? Le sujet devient plus problématique dans le cas de traitements de données personnelles. Le simple champ « statut », présent sur le moindre formulaire administratif⁴² est en lui-même une simplification intolérable de la complexité humaine. Il n'y aurait donc que des Célibataires / Mariés / Divorcés / Veufs / Séparés ??? La moindre discussion à propos de la vie sentimentale d'un ami semble pourtant démontrer le contraire : Une soirée ne suffit généralement pas à faire le tour du

³⁸ Pour plus de détails, lire les travaux du journaliste Nicholas Carr dans son célèbre livre *Internet rend-il bête ?*, 2010.

³⁹ Lire le livre de la psychanalyste et chercheuse au MIT Sherry Turkle, *Seuls Ensemble*, aux Éditions L'Échappée, 2015.

⁴⁰ A. Turing, J. McCarthy, M.L. Minsky...

⁴¹ Les fonctions NO, AND, OR, XOR, toujours à la base de l'informatique moderne.

⁴² Qu'il soit public ou privé.

sujet... Car c'est un régime de vérité toujours plus hégémonique, exclusif ou « excluant » qui s'impose, et dont la portée et les conséquences avaient été pressenties il y a plus de trois décennies :

« Il est raisonnable de penser que la multiplication des machines informationnelles affecte et affectera la circulation des connaissances autant que l'a fait le développement des moyens de circulation des hommes d'abord (transports), des sons et des images ensuite (médias). Dans cette transformation générale, la nature du savoir ne reste pas intacte. Il ne peut passer dans les nouveaux canaux, et devenir opérationnel, que si la connaissance peut être traduite en quantités d'informations. On peut donc en tirer la prévision que tout ce qui dans le savoir constitué n'est pas ainsi traduisible sera délaissé, et que l'orientation des recherches nouvelles se subordonnera à la condition de traduisibilité des résultats éventuels en langage de machine. » J.-F. Lyotard, *La condition postmoderne*, 1979.

Ce type de problème se pose absolument partout où une information doit être numérisée et intégrée à une base de données, et celles-ci sont innombrables. Là où l'œil du néophyte voit une « application en ligne »⁴³, l'œil exercé⁴⁴ y voit une base de données avec un formulaire en interface web et des masques de saisie. Et si la structure exacte des tables de la base de données n'est pas forcément compréhensible sans accès direct au serveur, on y reconnaît instantanément les champs booléens sous la forme de cases à cocher, les champs date, les listes déroulantes appelant d'autres tables, les champs varchar où s'insère le texte... Obligation est donc faite aux personnes de se conformer aux attendus du modèle de données, sous peine de voir sa démarche rejetée. C'est ce que le sens commun nomme « rentrer dans des cases ». Le visage de la bureaucratie change d'aspect pour se transmuter en interfaces numériques. A la poste où il n'est plus possible d'envoyer de colis sans prendre en charge soi-même la saisie, sur une machine, des métadonnées⁴⁵ du paquet. A la Caisse d'Allocations Familiales, où le travail social se confond toujours plus avec celui d'opérateur de base de données, l'Assistante Sociale devenant l'interface avec la base « CRISTAL » qui « offre à l'Institution une « puissance de feu » inédite pour l'implantation de la réglementation »⁴⁶. Ensuite, vient le problème des traitements de données, consistant à produire de la donnée à l'aide d'autres données. Amazon, dont l'expertise est reconnue en la matière, s'emploie à effectuer un contrôle de productivité de ses salariés chaque seconde⁴⁷. En Octobre 2018, l'entreprise a déposé un brevet sur une méthode d'identification vocale des accents et origines ethniques des utilisateurs de son « enceinte connectée »⁴⁸. L'objectif avoué est d'affiner le ciblage publicitaire de ses clients, quitte à les enfermer dans une « bulle de filtre ethno-raciale ». A ce jour, les rares réactions d'indignation se sont limitées à dénoncer l'usage que la NSA pourrait faire de ce profilage ethnique privé...

Conclusion

Ces approches, nous les trouvons dangereuses d'une part parce qu'elles ne remettent pas du tout en question le système global, et ne proposent en rien un changement de paradigme, mais plutôt des petits pansements pour panser petit à petit l'hémorragie qu'est la société actuelle. Sans comprendre que les pansements ne tiendront pas longtemps, et que les plaies continueront de

⁴³ Avec plus de souplesse, le processus est le même dans le cas d'un formulaire papier.

⁴⁴ L'œil « qui peut voir la matrice », celui qui comprend les technologies mises en œuvre.

⁴⁵ Expéditeur, destinataire, poids, date, heure, moyen de paiement utilisé... L'ensemble étant numérisé, il est légitime de parler de métadonnées d'un colis.

⁴⁶ C'est la CAF qui le dit : <https://www.caf.fr/sites/default/files/cnaf/Documents/Dser/PSF/068-069/RP68-69-GKounowski.pdf>

⁴⁷ « Amazon, l'envers de l'écran », *Le Monde Diplomatique*, 2013. <https://www.monde-diplomatique.fr/2013/11/MALET/49762>

⁴⁸ « Amazon's Accent Recognition Technology Could Tell the Government Where You're From », *The Intercept*, novembre 2018. <https://theintercept.com/2018/11/15/amazon-echo-voice-recognition-accent-alexa/>

saigner de plus belle, les symptômes se multiplieront et jamais nous ne soignerons la pathologie dans son entièreté, en remontant à la racine du mal. La maîtrise de la Technique est de plus en plus impossible, et ni les commissions d'éthique, de contrôle, ni les normes, ni les utilisations « réfléchies » ne le permettent réellement. Malgré toutes les bonnes intentions, régler de manière parcellisée et spécialisée les difficultés est illusoire devant la puissance d'un tel système, dont on ne contrôle rien si on ne contrôle pas tout.

« Dans la tradition du monde occidental, j'ai carrément choisi, en raison de mes racines, la politique de l'impuissance. J'atteste de mon impuissance parce que je pense [...] qu'il ne nous reste rien d'autre, et aussi parce que, pour le moment, je pourrais démontrer que nous ne pouvons rien faire. Aujourd'hui, la politique focalise presque inévitablement notre attention sur des buts intermédiaires et nous cache ce à quoi nous devons NON !... Comme il faut dire non, par exemple, à cette illusion qui consiste à croire que nous pouvons réellement intervenir dans certaines situations. » David Cayley, *Entretiens avec Ivan Illich*, 1992.

Ces approches, nous les trouvons dangereuses d'autre part parce que même si elles se renvoient l'image d'une « critique » subversive, restent très consensuelle et permettent à chacun, d'apaiser le conflit psychique d'écolo-graphiste ou d'humaniste-geek qui lui faisait quelque peu remettre en question ses pratiques. Elle permet à chacun de se gargariser des fausses solutions qu'il a trouvé pour être un bon citoyen respectueux de l'environnement et engagé dans la promotion d'un monde meilleur et démocratique, puisqu'il utilise un navigateur qui protège sa vie privée et plante des arbres. Si c'est ce que la plupart des personnes attendent des collectifs comme les nôtres, qu'on leur donne des solutions prémâchées, qu'on les conseille sur des « outils numériques au service de la démocratie participative » ou des « gestes à adopter pour être écolo sur le web », **nous ne le ferons pas. Nous refusons la facilité de ces technosolutions**, qui sont certes très alléchantes, mais ne nous permettent pas d'aller en profondeur dans la problématique face à laquelle nous sommes. Ces dernières paraissent bien plus séduisantes, parce qu'elles sont expéditives et confortables : elles consistent à dire que la technologie fera tout, que les experts trouveront des solutions, et que les citoyens n'auront à s'occuper de rien, ou à la limite n'auront qu'à se soumettre à une « sobriété numérique ». On ne peut plus se contenter de placer ses espoirs dans un Internet démocratique au service du libre savoir, et dans un usage émancipateur des objets *high-tech*, alors que toutes ces techniques contribuent à creuser les inégalités et causer plus de destructions. Jacques Ellul nous avait pourtant alerté très tôt, en considérant que le problème n'est pas la Technique, mais sa transfiguration sacrale en tant que religion dominante. Croire que la Technique ou l'Etat technicien pourraient résoudre les problèmes qu'ils ont engendrés, c'est être soi-même piégé dans une foi aveugle. Les solutions passent par une désescalade technicienne, avec des techniques simples et conviviales, ce que, par essence, les outils numériques ne peuvent pas être.

Voilà pourquoi on nous trouve « radicaux » ou « utopistes. »

Utopistes, non. Nous ne trouvons pas qu'il soit utopique de renoncer à quelque chose qui est hors de contrôle, qui n'est plus à notre *mesure*, c'est plutôt la solution qui nous semble la plus réaliste et saine, et nous empêche de continuer à nous bercer des illusions que représente la régulation de cette machine à réduire qu'est devenu le rouleau compresseur numérique. Nous ne pensons pas qu'il en ait toujours été ainsi, peut-être aurait-il été possible, dans un autre contexte et temps, de changer le cours de la Technique... Mais nous sommes convaincus qu'il est aujourd'hui illusoire de vouloir maîtriser ce sur quoi nous n'avons plus la main en tant que citoyen, ni même en tant que politique ou technicien, et que le retournement ne pourra plus s'opérer.

Radicaux, oui, parce que nous en avons marre de la bien-pensance occidentale et urbanisée qui se complaît dans une bonne conscience grâce à ces *technosolutions* et s'engouffre dans une entropie sans fin. Cette fuite en avant technicienne, que Michel Lepasant appelle par ailleurs le *labyrinthe de la Technique* devrait nous réveiller et nous mettre face à cette réalité : comme dans le mythe de Dédale, même les inventeurs sont prisonniers de leurs propres inventions, et avouent leur *impuissance* face à la situation actuelle. Sean Parker, ex-cadre de Facebook se désole d'avoir contribué à « créer un monstre ». Stephen Hawking nous mettait en garde : « *L'intelligence artificielle pourrait mettre fin à l'humanité* ». Ce décalage entre la réalité des faits et la compréhension qu'on peut en avoir est l'illustration du *décalage* de l'homme vis à vis de ses propres productions. Si les théories cybernétiques, comme celle de Norbert Wiener, montrent l'idéologie encore présente d'une possibilité d'autorégulation de la société à travers une collaboration fluide entre l'humain et la machine de laquelle « l'ordre émergerait » ; ces quelques décennies à vivre au milieu de la « révolution numérique » nous montrent véritablement que de telles tentatives ne peuvent mener qu'à l'échec. D'après la métaphore computationnelle, la société s'apparenterait à un système en quête d'autorégulation, et la fusion entre les systèmes biologiques, mécaniques ou d'information, plus ou moins réductibles à de simples modèles d'informations organisés dans un monde qui, laissé à lui-même, tend à l'entropie, pourrait permettre en effet la néguentropie, c'est-à-dire d'inversement de la tendance naturelle à la désorganisation. A l'inverse, le phénomène de numérisation progressif, le pilotage de nos vies par de plus en plus de machines et algorithmes implique une *complexification du réel* qui, à l'opposé des promesses cybernétiques, amène de plus en plus de chaos. Le tout numérique s'apparente à une course folle, un « virage à accélérer », qui envahit progressivement chaque dimension de notre existence, qui devient *smart vie*, de toutes façons, peu importe qu'elle soit *opensource* ou *éco-responsable*. Nous n'avons jamais autant consommé de ressources naturelles, alors que la crise environnementale s'accélère. Les techniques se surajoutent et s'imbriquent les unes dans les autres, à tel point que les nœuds de la société deviennent inextricables, les informations ne manquent pas et pourtant le monde est toujours plus illisible. Les désastres sociaux, environnementaux, amplifiés par la crise spirituelle que nous traversons et la saturation de nos cerveaux encombrés, nous laissent complètement impuissants face à la Méga-machine, qui est hors de contrôle. Si le Web incarnait à sa naissance une possibilité de maîtrise au sein d'une société bancaire, elle a contribué à la rendre encore plus instable et ingérable.

Nous ne l'avons que trop dit, les petits pas ne suffisent pas, il est temps désormais de faire face aux vraies questions que sont la pensée d'un monde hors de l'électrification et de la numérisation intégrale de nos existences sur terre.

Nous faisons appel au principe de réalité – c'est-à-dire de s'extraire de l'utopie numérique pour prendre en compte les exigences du monde réel, et les conséquences de ses actes. Ne vaut-il pas mieux se libérer de notre dépendance à des infrastructures nuisibles que d'espérer se les réapproprier, d'autant plus que les ressources sur lesquelles elles reposent sont vouées à disparaître si rien ne change ?

Rien ne sera possible sans une remise en cause des dogmes du développement et du tout-numérique.

Refusons la numérisation, la *réduction numérique*, brisons les chaînes que représentent ces câbles qui atrophient les relations humaines, la terre, le vivant.

Déconnectons-nous systématiquement. Décâblons le monde.

Alep et Laïnae.